

# Clés de lutte Trois auteurs sur le retour de la politique dans la littérature

**L**e festival Paris en toutes lettres, qui s'ouvre aujourd'hui et se prolonge jusqu'à dimanche (1) manifeste cette année un fort tropisme politique. On se lèche par exemple les neurones à lire le résumé de la mise en scène du *Jeanne d'Arc* de Nathalie Quintane : « *La France attend-elle encore une vierge bergère pour la guider ? Elle est là, devant nous, offerte à nos fantasmes et à nos interrogations. Comment sauve-t-on la France en période de crise ?* » Une lecture fleuve des *Misérables* s'intitule bravement « *Victor Hugo : "l'Insurrection qui vient"* ». Plus loin, des « *Voix réfractaires* » lisboètes se font entendre, on se rencontre autour des « *Désordres* » ou de « *Écriture et engagement* ». Atiq Rahim parle de l'Afghanistan et Ron Lesheir imagine l'Iran. Jean-Charles Massera lamine la mondialisation.

Y a-t-il un retour de flamme des écrivains pour la chose politique ? La question n'a guère de sens, mais elle a plein de réponses. Comme le dit l'Algérien Kamel Daoud, auteur des nouvelles du *Minoitaire 504* et invité dimanche à discuter des « *printemps arabes* », il y a des pays, des dictatures, où c'est la politique qui cherche des noises au réel, qui le « *surpolitise* » et vient de fait titiller la littérature. Tout acte d'imagination y est résistance. On voit du coup parler de « *littérature engagée* » n'a de sens qu'en démocratie, quand il s'agit de faire progresser encore un peu celle-ci. Or, l'idéologie libérale, telle que la décrit Emmanuel Heide-sieck, coercitive, « *vorace* » (le terme est de Jean-Pierre Ostende, autre invité de Paris en toutes lettres), nous fait croire à l'achèvement de la démocratie. On en aurait atteint le point de perfection. Le concept d'« *engagement* », par une pirouette transmoderniste, devient par conséquent moisi, obsolète, réservé aux soixante-huitards atterrés, puisqu'il n'y a plus rien à corriger, plus rien contre quoi lutter, à l'intérieur du moins. L'auteur de *Vacances d'été* (qui sera présenté samedi) a choisi de remettre en scène, au contraire, la lutte des classes dans son roman, et de dénoncer cet aplatissement par la « *même high-tech* » et « *la même passion pour la voile* », qui ont fini par faire croire aux employés et aux employés qu'ils n'avaient plus rien à discuter, ni donc rien à construire.

DESSINS  
OLIVIER MARBCEUF



En poussant le bou-  
chon politique un peu plus  
loin, on a évidemment envie de  
dire qu'un écrivain, par définition,  
fait de la politique. Même s'il raconte ses  
deuils et ses désirs, pousse sa complainte fa-  
miliaire, il témoigne justement, et même mal-  
gré lui, de la situation qui le pousse à ce re-  
trait. C'est la théorie sartrienne de  
l'engagement : « *Chaque parole a des retenis-*

qui fondent le vivre-en-  
semble ? Dès que je crée, je  
partage. Raison pour laquelle, pa-  
radoxalement, la poésie est la forme de  
littérature la plus politique, celle qui change  
la façon d'écrire le réel et prend à l'occasion  
soin, dit-il Jean-Marie Gleize, des « *mots, per-  
dus, usés, salis* ».

sements. *Chaque silence aussi.* » On pourrait  
noter aussi plus largement que l'art est la fa-  
brique des représentations : or, quoi de plus  
politique que de disputer des représentations

ÉRIC LORET  
(1) <http://www.parisentouteslettres.net>